

à Mlle Cahon,
en remerciement pour toutes ses
patientes recherches

R. Petit

LE DRAME DE LA GARE ANGLAISE D'ABBEVILLE LE 20 MAI 1940

par RAYMOND PETIT

Qu'appelait-on gare anglaise d'Abbeville ? C'était une gare de triage construite durant la guerre de 1914-18 pour les besoins de l'armée britannique. Le faisceau des voies qui la composaient se trouvait entre la ligne du chemin de fer de Béthune et la rivière du Doigt. Du côté Nord, elle communiquait avec les autres voies de la gare d'Abbeville. Du côté Sud, elle se raccordait directement avec la ligne d'Amiens ce qui donnait lieu, sur la route de Rouen à un deuxième passage à niveau¹. Entre les deux guerres, cette gare de triage a été utilisée pour le trafic civil.

Au commencement de la guerre de 1939, il n'y avait pas d'opérations militaires dans le Nord de la France, cependant un grand nombre de régiments stationnaient le long du littoral et de la frontière belge et il avait fallu organiser des permissions pour la troupe qui les composait. La gare d'Abbeville avait été choisie comme gare de transit et de répartition pour les permissionnaires, mais on avait vite reconnu la nécessité de séparer le trafic vers « l'intérieur » du trafic vers « le front ». Pour celui-ci, on avait construit deux voies de garage au boulevard Vauban, le long de la ligne de Béthune. Pour le trafic vers « l'intérieur », on utilisait la gare anglaise. Le besoin s'étant fait sentir d'abriter et de nourrir pendant quelques jours un certain nombre de permissionnaires, on avait édifié un véritable camp de vingt-deux baraques sur un terrain libre proche des voies de la gare anglaise et de la route de Rouen.

Si la France a été surprise le 10 mai 1940 par la manière dont s'est produite l'attaque allemande, elle avait néanmoins une armée mobilisée. Quand à la Belgique, si elle avait au préalable pris des mesures de précautions, ce n'était probablement pas une véritable

1. Vers 1970, la gare de triage ayant cessé d'être utilisée, le deuxième passage à niveau a été supprimé à l'occasion de la réfection de la chaussée de la route de Rouen.

mobilisation puisque, le 10 mai, le gouvernement belge invitait les hommes de 16 à 35 ans à quitter le territoire belge ; cela signifiait : passer en France. Les uns sont partis en auto, beaucoup d'autres prirent la route à bicyclette, tenant leur machine à la main dans la traversée d'Abbeville, ce qui intrigait alors les Abbeillois. D'autres enfin ont pris un train à Tournai le jeudi 16 mai à 17 heures. A cause de l'important trafic que devaient assurer les voies ferrées, à cause aussi des bombardements allemands, ce train n'a pu suivre le trajet direct par Lille, Douai, Arras, Amiens. Après Lille, il a été dirigé vers Calais où il est probablement arrivé dans la journée ou la soirée du 17 mai. Et toujours après une marche intermittente coupée de nombreux arrêts en pleine campagne, il était à Boulogne dans la matinée du 18 mai et atteignait enfin Abbeville le même jour vers la fin de l'après-midi. Il y reste rangé sur une voie de la gare anglaise faute de pouvoir être envoyé vers la ville d'Eu.

Presque tous les Abbeillois ont ignoré ce qui s'est passé à la gare anglaise le 20 mai. Une seule personne a pu nous dire ce qu'elle avait entendu et ce qu'elle avait recueilli de la bouche de son père maintenant décédé. Les employés de chemin de fer de la gare d'Abbeville n'ont rien pu dire, car ils étaient probablement dans les abris. Par contre on a obtenu des renseignements fragmentaires tant de la Croix-Rouge (M^{me} Papillon) que du centre de permissionnaires (M. Tétu, de Berck). Il se pourrait que le commandant du centre de permissionnaires n'ait pas rédigé de rapport, du moins le Service historique de l'Armée ne le possède pas. Mais il existe au bureau de l'état civil de la mairie d'Abbeville un dossier contenant des listes de victimes et des lettres échangées avec leurs familles. Les adresses figurant dans ces lettres ont permis d'obtenir de Belgique des renseignements de grand intérêt, spécialement de la part de M. Maxime Rossion, professeur de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes, exerçant alors dans une école de Louvain.

Dans un récit écrit en 1941, M. Rossion raconte ainsi l'arrivée à Abbeville du train dans lequel il se trouvait.

Le haut-parleur déverse des consignes énergiques sur les affamés qui grouillent aux fenêtres et aux portières : descendez et rendez-vous au camp militaire pour y être ravitaillés ; on s'engouffre dans les baraques. Et l'on parvient après bien des ruses à donner à chacun un sandwich et quelques gorgées de café.

Dès le soir, ou plutôt le lendemain, des dames arrivées par ce train ont fait la cuisine pour ravitailler tout ce monde. En fait, la journée du dimanche 19 mai se passe dans l'attente. En l'absence de tout compte rendu connu, tant du commandant du centre de permissionnaires que des services de la S.N.C.F., il n'a pas été possible de connaître les raisons de l'inaction de cette journée. Le soir, quelques nouvelles brèves font entrevoir la gravité de la situation.

Le lundi 20 mai, dès la première heure, « le haut-parleur invite les

militaires à gagner le train en longeant les baraquements. La situation doit être grave, car les sentinelles sont féroces ». M. Joseph Roland, directeur de l'école belge, a une entrevue avec le commandant du camp : « la situation est critique, il faut fuir sur Rouen sans tarder, on va donc rassembler les enfants pour le déjeuner puis l'on partira à pied vers Rouen. A peine avait-on coupé les premières tartines que la maudite sirène nous chasse dans les abris ; une heure passe, deux heures, on essaye de rassembler les groupes épars ; pas moyen, les militaires sont impitoyables ; déjà trois heures qu'on est ici (on doit comprendre, dans les abris) ; quatre heures... cinq heures ».

Cependant, quelques-uns des réfugiés ont échappé à la vigilance des sentinelles françaises. Le jeune Gaston Jaspard, de Wanze-les-Huy, âgé de 17 ans, trouve moyen de se baigner dans la rivière du Doigt. Il n'était probablement pas le seul, puisque le père a su par un autre jeune homme que son fils se trouvant dans un pré voisin, habillé de nouveau, subit un bombardement à 11 h. 25 du matin. Ensuite, il disparaît, on perd sa trace.

Reprenons le récit de M. Rossion.

Brusquement, vers midi, la sirène lance un appel strident, ses hurlements se font plus insistants, c'est un glas qu'elle a sonné ! Quelques bombardiers descendent en piqué et déversent sur notre refuge leur charge meurtrière accompagné du roulement sec des mitrailleuses. Je suis dans la prairie à côté du bois. On s'affole, on court ; je me tapis dans un fourré non loin de la rivière. Les machines infernales sont passées mais il semble que ce n'est que pour un temps. Je fais un tour du bois, je vois nos élèves et parmi eux Joseph Chatelain. Ils sont relativement calmes, je cause avec eux.

Nous nous séparâmes et partîmes chacun de notre côté. Moins de cinq minutes s'étaient écoulées, que les bombardiers fondaient soudain sur nous dans un éclatement de bombes et de mitrilles. Je m'aplatis contre un fourré et attendis la mort. Autour de moi, c'est une panique indescriptible, on court, on pleure, on crie des prières, on lance des jurons. Et les bombes tombent l'une après l'autre avec ce sifflement en *decrecendo* qui vrille les moelles. A chaque nouveau sifflement je pense « c'est la mienne », je me bouche les oreilles et ferme les yeux ; la terre tremble à chaque éclatement ; des paquets de boue tombent à mes côtés ; des branches craquent, la fusillade crépite. Mais, on dirait qu'ils partent. J'ouvre les yeux ; dans l'air empesté d'une âcre fumée noire, je vois les baraquements en flammes ; près de moi, un homme passe, la figure en sang. Je me redresse : un élève, livide, me crie que Joseph Chatelain et Roger Friesensen sont tués au coin du bois, puis il se sauve, hagard.

Je me précipite vers l'endroit où j'avais laissé Joseph Chatelain et quelques mètres plus loin, je le trouve étendu avec son condisciple, baignant dans leur sang. Et les autres qu'étaient-ils devenus ? Je courus m'enquérir du reste de la troupe. Je n'oublierai jamais le spectacle d'horreur qui s'offrit alors à ma vue. Des lamentations, de longs cris déchirants s'échappaient d'amas de chair en lambeaux qui se traînaient dans la vase ; je revois encore ce tronc hurlant, tendant vers moi ses deux bras implorants ; ces débris humains qu'il me fallait enjamber, ce lugubre trio qui avait dû faire un heureux petit ménage : un jeune enfant cloué au sol les bras en croix entre son père et sa mère rivés par la mort, face contre terre.

Partout les mêmes tableaux d'épouvante, des hommes et des femmes avec une rage de désespérés déblayent les abris éventrés, afin d'exhumer les restes d'un être cher ; un malheureux subitement fou, les vêtements en lambeaux, les yeux exorbités, la bouche tordue crie et gesticule dans ce décor apocalyptique ; des prêtres enjambent les cadavres déchiquetés et sèment sur toutes ces pauvres âmes arrivées au moment du « grand passage », le geste salvateur.

Je conduis le frère Directeur près de nos deux victimes. Il faut se rendre à l'évidence, ils sont morts. Nous prenons sur eux quelques médailles, quelques petits riens pour les remettre à leurs parents... Nous nous éloignons, douloureux. Déjà les Anglais ramassaient les blessés. Nous insistâmes pour rester quelques instants, rien à faire, il fallut quitter les lieux... Nos élèves regroupés étaient déjà partis sous la conduite des autres professeurs.

Le récit de M. Rossion se trouve en accord avec le témoignage de M^{me} Sinsard, née Payel, qui demeurait alors au faubourg Rouvroy, voveul Saint-Jean, avec ses parents. Sur le conseil de militaires déjà mis en alerte, toute la famille s'est avancée au-delà des dernières maisons de cette rue, presque dans le marais Malicorne, en longeant la rivière du Doigt. Vers 11 h.-11 h. 30, survint un bombardement aérien qui atteignit la gare anglaise. M^{me} Sinsard conserve le souvenir précis des cris de douleur des blessés et de leurs appels déchirants. Son père avançant un peu plus loin le long de la rivière et regardant sur l'autre rive aperçut un grand nombre de victimes ; il est revenu en disant qu'il n'avait rien vu d'aussi horrible quand il était au front en première ligne pendant la guerre de 1914-18. La vision la plus tragique était celle d'une mère surprise par la mort pendant qu'elle allaitait son enfant, mort lui aussi dans ses bras. De diverses sources nous avons appris que les victimes ont été nombreuses dans une tranchée-abri creusée tout près des baraques du camp. C'est là, ou aux abords immédiats, qu'ont été tués la femme et les deux enfants de M. Silberberg, de Bruxelles, qui lui est sorti indemne de l'abri.

Par M. Rossion nous savons que des blessés ont été ramassés par les Anglais. A quelle troupe appartenaient ces Anglais ? A l'aviation ou au train des équipages (R.A.S.C.) qui stationnaient depuis plusieurs mois à Abbeville ? On ne sait. Où les blessés ont-ils été conduits ? On ne le sait pas non plus ; on ne pourra qu'émettre une hypothèse à cet égard. Toutefois, une confirmation de la présence d'une ambulance anglaise est apportée par l'épisode suivant.

Plusieurs jours avant que le train de réfugiés belges ne quitte Tournai, un autre train avait quitté la gare d'Ath, située entre Bruxelles et Tournai. Un premier renseignement l'avait mentionné comme train de troupes. Un autre le qualifie train de munitions ayant quitté la gare d'Ath dans la nuit du dimanche 12 au lundi 13 mai avant trois heures du matin, pour être envoyé dans la direction de Tournai et de Lille. Ce train de munitions était conduit par le machiniste Oscar Coupepe, accompagné du chauffeur Émile

Mathieu. Voici comment celui-ci a raconté les événements à la fille d'Oscar Couppez. Le train ne roulait que de nuit, vu son contenu, ce qui expliquerait qu'il ait mis une semaine pour aller d'Ath à Abbeville où il est arrivé le 20 mai vers 9 h. ou 9 h. 20 du matin et a été rangé sur une voie de garage en attendant de poursuivre plus loin. Mais à peine rangé, l'équipe de conduite a été contrainte de sauter de la machine pour se mettre à l'abri car les avions allemands mitraillaient tout et les bombes tombaient dans tous les coins. Le chauffeur ayant eu la main arrachée, la dernière vision qu'il a eue d'Oscar Couppez le lui représentait affalé près d'un mur et demandant du secours car il avait été touché à la jambe. Le chauffeur ayant refusé de monter dans une ambulance anglaise, faut-il supposer qu'Oscar Couppez a été emmené par elle ? Là s'arrête le récit, car le chauffeur s'étant évanoui s'est retrouvé dans un hôpital et n'a plus entendu parler du machiniste.

Un compte rendu rédigé par le pompier auxiliaire Amiot qui a conduit l'ambulance municipale au mois de mai signale que le 21 mai au matin environ quarante blessés se trouvaient dans le jardin de l'annexe de l'Hôtel-Dieu située au boulevard des Prés. Peut-on supposer qu'il s'agissait de blessés relevés à la gare anglaise et au centre de permissionnaires par les Anglais et amenés ici par leur ambulance ?

Combien y a-t-il eu de victimes à la suite des bombardements de la gare anglaise et du centre de permissionnaires ? On ne peut le dire avec certitude. Une mention portée à la fin des listes de personnes inhumées dans les jardins de l'Hôtel-Dieu indique « pour mémoire, 280 tués enterrés à la gare d'Abbeville, voyageurs, et 460 enterrés à la gare anglaise ». Il n'a pas été possible de savoir d'où ont été tirés ces chiffres. Tout ce que l'on peut dire c'est que lors des exhumations faites en 1941 on a trouvé des restes humains, plus ou moins mutilés, plus ou moins carbonisés, paraissant avoir appartenu à 100 personnes environ, dont 60 au centre d'accueil de la gare anglaise et 34 au marais Saint-Paul proche de la gare de triage.

Nous remercions vivement M. Maxime Rossion de nous avoir aimablement autorisés à faire référence à ce qu'il a écrit dans *Claire Adolescence*, petit livre consacré à la mémoire de Joseph Chatelain.